

HEBDOMADAIRE
ILLUSTRE

Le Monde Lyonnais

LITTÉRATURE
THÉÂTRES
BEAUX-ARTS

Directeur : FRANÇOIS COLLET

REDACTION & ADMINISTRATION

8, RUE MULET. LYON

Bureaux de Vente, 31, Rue Tupin

SOMMAIRE DU N° 63

LA FONTAINE DE LA PLACE DES JACOBINS.	RICHARD CŒUR (DE LYON).
UN DOUX NOM, POÉSIE.	M ^{me} EDUARD LENOIR.
LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES.	CARLOS.
SAUVAGEONE.	LOUIS GIRARD.
NINETTE ET SA POUPÉE, POÉSIE.	GERMAIN PICARD.
LA CHAMBRE COMMUNE.	MARIUS BERGER.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
BIBLIOGRAPHIE DU MONDE LYONNAIS.	FRANÇOIS COLLET.
REVUE DES THÉÂTRES.	OCTAVE D'HAULT-REMY, PHILINTE.
LES VIEUX CLICHÉS.	ERNEST D'ORLLANGES.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES.	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	GASTON FAUVEL, PICHROCOLE.

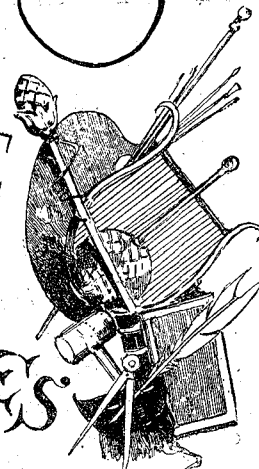
ILLUSTRATION

LA FONTAINE DE LA PLACE DES JACOBINS, M. ANDRÉ, architecte —
Gravure extraite de la Construction Lyonnaise.

ABONNEMENTS

	Un an	Six mois
FRANCE ET ALGÉRIE.	12 FR.	6 FR.
UNION POSTALE.	15 »	8 »

Le Numéro : 25 centimes



A. QUANTIN, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'Enseignement des Beaux-Arts

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

PAR

JULES COMTE

CHEF DE LA DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT AU MINISTÈRE DES ARTS

La Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts comprendra une centaine de volumes. Sept volumes de tête traiteront des principes de l'art, de ses formules générales, des grandes règles qui, dans chaque art, sont de toutes les époques, de tous les pays et de toutes les écoles. Le premier sera intitulé *du Rôle et de l'Histoire générale de l'art*; les six autres : la *Peinture*, la *Sculpture*, l'*Architecture*, l'*Ornementation*, la *Gravure* et la *Musique*.

Les volumes suivants auront chacun un sujet spécial. Ils traiteront de l'histoire détaillée de chaque art par périodes et par pays, et des diverses applications de l'art à l'industrie.

Ils seront tous du même format in-8^o, illustrés de nombreuses gravures, et se vendront séparément cartonnés en percaline grise, au prix uniforme de fr. 3.50.

VOLUMES PUBLIÉS EN DÉCEMBRE 1881

3 FR. 50 FRANCO, CHAQUE VOLUME CARTONNÉ

LA PEINTURE HOLLANDAISE, par M. HENRY HAVARD. 1 volume de 288 pages et 92 gravures.

LA MOSAÏQUE, par M. GERSPACH, chef du Bureau des Manufactures nationales au Ministère des Arts. 1 volume de 272 pages et 68 gravures.

L'ANATOMIE ARTISTIQUE, par M. MATHIAS DUVAL, professeur à l'École des beaux-arts et à la Faculté de médecine. Un volume de 336 pages et 77 gravures.

L'ARCHÉOLOGIE GRECQUE, par M. COLLIGNON, professeur d'antiquités grecques et romaines à la Faculté des lettres de Bordeaux. Un volume de 368 pages et 141 gravures.

VOLUMES A PARAÎTRE EN 1882

VOLUMES GÉNÉRAUX

PRÉCIS D'UNE HISTOIRE DE L'ART, par M. EUG. GUILLAUME, de l'Institut. — LA SCULPTURE, par M. DE RONCHAUD, Directeur des musées nationaux et de l'Enseignement des arts. — LA PEINTURE, par M. PAUL MANTZ, Directeur de la Conservation au Ministère des Arts. — LA GRAVURE, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut. — L'ARCHITECTURE, par M. CHIFFEZ, Inspecteur de l'Enseignement du dessin. — L'ORNEMENTATION, par M. PH. BURTY, Inspecteur des beaux-arts. — LA MUSIQUE, par M. BOURGAULT-DUCOUDRAY, professeur au Conservatoire.

VOLUMES SPÉCIAUX

LA PEINTURE FRANÇAISE, par M. le MARQUIS DE CHENNEVIÈRES, ancien Directeur des beaux-arts. — LA PEINTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE ESPAGNOLE, par M. PAUL LEFORT, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE

ANGLAISE, par M. ERNEST CHESNEAU. — LA PEINTURE FRANÇAISE MODERNE, par M. ROGER BALLU, Inspecteur des beaux-arts. — LA CÉRAMIQUE, par M. HENRY HAVARD. — LA SCULPTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA SCULPTURE FRANÇAISE, par M. A. DE MONTAIGLON, professeur à l'École des chartes. — INVENTAIRE ARTISTIQUE DE LA FRANCE, par M. MARIUS VACHON. — LA MYTHOLOGIE FIGURÉE, par M. COLLIGNON, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — L'ARCHÉOLOGIE ÉTRUSQUE ET ROMAINE, par M. MARTHA, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. — L'ARCHITECTURE GOTHIQUE, par M. LOUIS GONSB, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*. — LA TAPISSERIE, par M. EUG. MUNTZ, bibliothécaire de l'École des beaux-arts. — L'ART BYZANTIN, par M. BAYET, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. — L'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par M. MASPERO, professeur au Collège de France. — LES STYLES FRANÇAIS, par M. CHIFFEZ, Inspecteur de l'Enseignement du Dessin. — LES PROCÉDÉS ACTUELS DE GRAVURE, par M. DE LOSTALOT, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Viendront ensuite des volumes spéciaux sur les architectures de l'antiquité, de l'Italie, du Nord, sur les bois sculptés, les pierres dures et les médailles, la construction, la joaillerie et la bijouterie, l'orfèvrerie, la verrerie, les étoffes, les ivoires, les bronzes, le costume, etc., etc.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

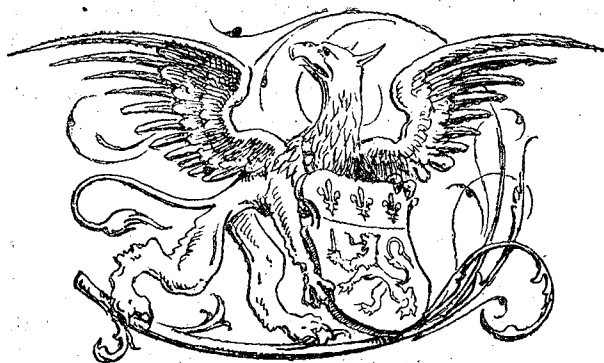
DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

LA FONTAINE DE LA PLACE DES JACOBINS.	RICHARD CŒUR (DE LYON).
UN DOUX NOM, POÉSIE.	M ^{me} ÉDOUARD LENOIR.
LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES.	CARLOS.
SEAUVAGEONNE.	LOUIS GIRARD.
NINETTE ET SA FOUPÉE, POÉSIE.	GERMAIN PICARD.
LA CHAMBRE COMMUNE.	MARIUS BERGER.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
BIBLIOGRAPHIE DU MONDE LYONNAIS.	FRANÇOIS COLLET.
REVUE DES THÉÂTRES.	OCTAVE-D'HAULT-RÉMY, PHILINTE.
LES VIEUX CLICHÉS.	ERNEST D'ORLLANGES.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES.	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	GASTON FAUVEL, PICHROCOLE.

ILLUSTRATION

LA FONTAINE DE LA PLACE DES JACOBINS. M. ANDRÉ, architecte. — Gravure extraite de la *Construction lyonnaise*.



LA

FONTAINE DES JACOBINS

LES agences de publicité sont dans le marasme. L'in vraisemblable échafaudage qui, pour leur grande utilité, encombrait depuis tant de mois la place des Jacobins, vient de tomber poutre par poutre et de livrer enfin à l'admiration du quartier la merveille soigneusement cachée dans son sein.

Tandis que je suivais, en chroniqueur consciencieux, l'opération délicate de ce déballage, la vieille fable de la *Montagne qui accouche d'une souris* me revenait à l'esprit. La première critique, en effet, et je me hâte de le dire, la seule critique sérieuse que l'on puisse adresser au monument de M. André, c'est l'exiguïté de ses formes; le fleuron terminal ne s'élève qu'à 12 mètres 50 au-dessus du trottoir et le carré formé par les quatre colonnes ne présente que 2 mètres 35 de côté. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il faille se hâter de porter sur la fontaine de la place des Jacobins un jugement définitif; l'impatience du public, bien justifiée, du reste, par les lenteurs de l'exécution, l'a fait livrer incomplète; les effets d'eau qui doivent en entourer la base, la pose des statues et des quatre sirènes du bassin lui donneront assurément une ampleur dont elle paraît manquer aujourd'hui avec son soubassement nu et ses niches ajourées.

On a vivement discuté aussi, au début des travaux, l'emplacement même choisi par l'architecte; l'alignement, auquel la façade ouest de la place sera soumise dans un avenir plus ou moins rapproché pour dégager le débouché de la rue Mercière et de la rue Centrale, viendra sans doute justifier ce choix. Les fouilles du monument ont amené la découverte des fondations de trois anciennes fontaines; pas une n'avait le même emplacement; le centre de la fontaine actuelle se trouve à peu près à égale distance des centres des précédents monuments; première justification pour M. André.

La fontaine qui existait en 1847 était une simple pompe à balancier; j'en parle, non pour regretter un souvenir artistique disparu, car je me figure

qu'elle devait avoir l'élégance douteuse de celle qui orne aujourd'hui la place Henri IV, mais par reconnaissance pour le grincement odieux de son balancier à poire. Ce bruit avait le don d'exciter la sensibilité nerveuse d'un brave citoyen, M. Danton, qui, pour éviter à ses petits-neveux les tortures qu'il avait endurées, laissa à la ville une somme importante pour remplacer par une fontaine nouvelle l'instrument de supplice abhorré.

Ce n'est que trente ans plus tard, en 1877, que nos édiles songèrent à l'exécution de ce legs. Un concours fut ouvert et se termina par le triomphe de M. André, occupé à la construction du théâtre des Célestins déjà brûlé et reconstruit depuis. Dites donc que la bâtisse ne va pas à Lyon, et qu'elle ne va pas vite surtout !

Le croquis que nous donnons de la fontaine de la place des Jacobins, et dont nous devons la communication à l'obligeance de notre sympathique confrère, M. Brunelière, directeur de la *Construction lyonnaise*, nous dispense d'entrer dans la description du monument. L'artiste a eu l'heureuse idée de faire de son œuvre un acte de réparation vis-à-vis de nos grandes gloires lyonnaises, trop négligées jusqu'ici. Comment Lyon n'a-t-il pas élevé encore des statues à Philibert Delarue, à Gérard Audran, à Guillaume Coustou, qui non seulement ici, mais dans la France, ont personifié dans les derniers siècles ces trois grands arts : l'architecture, la gravure, la sculpture ? Et Hippolyte Flandrin, plus tard venu, n'avait-il pas droit aux mêmes honneurs ? On avait donné, dans des quartiers excentriques, à des ruelles obscures les noms de ces grands hommes. Et c'était tout.

Saluons avec joie l'heure enfin venue de ces tardives réparations.

L'exécution de ces quatre statues a été confiée, en 1878, après un concours public, à un de nos compatriotes, M. Degeorge, ancien pensionnaire de la villa Médicis. M. Delaplanche, l'auteur célèbre de la *Musique* et de l'*Éducation maternelle* a été chargé des sirènes du bassin.

Hip ! hip ! Messieurs les statuaires, tâchez de nous donner tout ceci avant qu'on ait pensé à transporter

à Saint-Just ou à la Croix-Rousse la fontaine de M. André.

Un dernier détail sur l'exécution, c'est encore au journal de M. Brunelière que je l'emprunte : le monument tout entier est en marbre de Carrare ; les travaux de taille et de sculpture ornementale ont été adjugés en avril 1880 à MM. Vial et Comparat, au prix de 141,051 francs 67 centimes ; les modèles d'ornementation et la maquette au dixième de grandeur d'exécution, ont été établis dans les ateliers de MM. Flachet et Cochet.

Honneur à tous, le donateur, l'architecte, les entrepreneurs, et même les statuaires, par anticipation. Consolons-nous de notre longue attente : tout est bien qui finit bien !

RICHARD CŒUR (DE LYON).



UN DOUX NOM

*Ab ! je voudrais, pour lui, trouver un nom,
Un de ces noms qu'on ne donne à personne,
A son oreille un doux nom qui résonne
Comme résonne un mélodieux son.*

*Aimerait-il le nom de « petit père »,
Ce nom, qu'enfant, j'aimais à prononcer,
Ce nom si doux qu'il semble vous bercer
Comme vous berce un doux refrain de mère.*

*Oui, je voudrais un nom bien pénétrant :
Le nom d'ami qu'on donne à ceux qu'on aime
Parfois, hélas ! on le prodigue même
Banale ment au plus indifférent.*

*Frère !... Ab ! ce nom, je crois, saurait lui plaire,
Car c'est le sien, il est mon frère à moi ;
Je le répète avec un tendre émoi
Mêlé d'orgueil, ce nom charmant de frère !*

*Mais je ne puis trouver un nom plus doux,
Que le doux nom que, tout bas, je murmure...
S'il l'entendait, sous la verte ramure,
L'oiseau lui-même en deviendrait jaloux !*

Mme EDOUARD LENOIR.



LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES

THÉÂTRE DU GYMNASÉ : *Serge Panine*, pièce en cinq actes,
par GEORGES OINET.



ME Desvarennnes, après avoir débuté comme simple petite boulangère, est devenue, à force de travail et d'économie, la directrice de la plus importante maison de farines de Paris. Elle fait la pluie et le beau temps sur le marché, et sa fortune est incalculable. Brave femme d'ailleurs, la richesse ne l'a pas changée, et sa vie est semée de bonnes actions. Elle a favorisé les commencements de Cayrol, aujourd'hui puissant banquier; elle a recueilli et élevé Jeanne de Cernay, la fille naturelle d'un gentilhomme mort ruiné; elle a pourvu à l'éducation de Pierre Delarue devenu ingénieur et pour le moment chargé d'importants travaux en Afrique. Ce Pierre Delarue est l'objet de toute l'affection, de toute l'estime de Mme Desvarennnes, elle lui destine la main de sa fille unique Micheline. Ce mariage serait déjà fait si on avait écouté Mme Desvarennnes; mais Pierre, obéissant à un sentiment qui lui fait le plus grand honneur, veut, à défaut de la fortune qu'il n'a pas, apporter à sa femme un nom célèbre, et c'est ce nom qu'il a été chercher au loin. Malheureusement, pendant l'absence de son fiancé, Micheline s'éprend du prince Serge Panine, beau gentilhomme plein de séduction et de grâces félines; mais, cela va de soi, ne possédant pas un sou. Mme Desvarennnes, qui ne voit dans Serge qu'un traqueur de dots, fait revenir au plus vite Pierre; le jeune ingénieur, malgré le chagrin qu'il ressent, ne veut pas s'imposer, il remet à Micheline la parole qu'elle lui avait donnée et Serge épouse la riche héritière. Mme Desvarennnes a consenti, bien à regret, mais la tendresse maternelle est le côté vulnérable de cette femme virile, qui mène un monde d'employés et de commis, et ne peut résister aux larmes, aux supplication de sa fille.

Micheline mérite bien d'être aimée pour elle-même; mais Serge la prend uniquement pour ses millions, comme il l'explique cyniquement à Jeanne de Cernay qu'il aime et dont il est aimé. Jeanne le supplie en vain de renoncer à un mariage qui la désole et l'outrage, le prince est insensible, il veut de l'argent, il ne connaît que l'argent; de même qu'il épouse Micheline pour sa fortune, il presse Jeanne d'accepter la main du riche Cayrol, sur lequel sa beauté a fait une riche impression, Jeanne, affolée, consent, après avoir loyalement prévenu Cayrol que son cœur est à un autre et les deux mariages se font le même jour à la campagne de Mme Desvarennnes.

Le soir, Cayrol, aussi gai, aussi tendre qu'un amoureux de vingt ans, veut emmener sa femme à Paris; Jeanne invente toutes sortes de prétextes pour retarder ce départ et finalement refuse de le suivre. Le mari essaie de la ramener doucement, puis la colère l'échauffe, sa femme n'a pas oublié celui qu'elle dit avoir aimé!

Cayrol n'a pas été élevé dans les salons et le fait voir au bruit de la discussion. Mme Desvarennnes arrive et, mise au fait de ce qui se passe, fait sortir Cayrol qui ne pouvait, par la violence, que gâter ses affaires. Restée seule avec sa fille adoptive, Mme Desvarennnes essaie de la consoler et de la confesser. Jeanne ne lui répond d'abord que par des sanglots; par quelques mots qui lui échappent ensuite Mme Desvarennnes soupçonne la vérité et Jeanne finit par tout avouer. Il est trop tard pour récriminer, la mère de Micheline fait jurer à Jeanne qu'elle ne se retrouvera jamais avec Serge et obtient d'elle qu'elle parte avec son mari.

Cette exposition prend deux actes, c'est peut être un peu long, mais les caractères sont admirablement posés et dessinés. En outre, la scène entre Mme Desvarennnes et Jeanne, qui termine le deuxième acte, est hardie, vivante et adroitement traitée.

Au troisième acte, nous retrouvons à Nice Serge et Micheline mariés depuis six semaines. Le prince a presque totalement mangé la dot de sa femme. Ce n'est point la faute de Mme Desvarennnes qui a pris dans le contrat toutes les précautions possibles; mais le lendemain même des noces, la tendre et confiante Micheline a donné à son mari une procuration générale et celui-ci, comme vous voyez, en a profité.

Contrairement à une promesse de fuir le prince, Jeanne vient à Nice. Elle a la résolution de rester honnête femme, mais le danger l'attire, la fascine. Tous les désirs de Serge renaissent en la voyant. Dans une scène qui a été justement applaudie, il lui peint sa passion, triomphe de toutes ses résistances et obtient d'elle l'aveu qu'elle l'aime toujours. Un rideau complaisant permet à Micheline de surprendre la trahison de son mari et de sa sœur d'adoption.

Les deux derniers actes se passent à Paris. Brouillé avec sa belle-mère, toujours à court d'argent, le prince s'est lancé, moitié dupe, moitié complice d'un financier voleur, dans des spéculations insensées qui finissent par tourner mal. Un hasard apprend à Mme Desvarennnes la liaison de Jeanne avec Serge et le scandale financier qui le menace. Furieuse de voir son honneur commercial compromis, sa fille réduite au désespoir par un homme à qui elle aurait tout pardonné si au moins il avait rendu Micheline heureuse, elle dénonce les coupables à Cayrol. Le banquier les surprend et lève un chenet sur la tête de Jeanne; mais il ne peut se résoudre à frapper une femme qu'il a tant aimée, qu'il aime encore malgré son indignité. Sa vengeance sera de traîner en cour d'assises le prince dont l'associé l'a volé.

Serge n'a donc que deux partis à prendre, le suicide ou la fuite. Bientôt même le dernier est impossible, on vient pour l'arrêter.

— Dans ces moments-là, nous autres commerçants, nous mettons du sang sur la boue, dit Mme Desvarennnes en lui montrant un pistolet.

— Non, dit le prince après un moment d'hésitation, je ne me tuerai pas, cela vous ferait trop de plaisir!

Et il essaie de se sauver par une porte dérobée.

Mme Desvarennnes saisit alors le pistolet et fait feu; le prince tombe foudroyé.

— Monsieur, dit-on au commissaire de police qui entre, le prince vient de se tuer.

Rien de plus hardi, mais aussi rien de mieux amené que ce dénouement. Tout est admirablement combiné pour nous le faire accepter, désirer presque sans nous le faire pressentir.

Le succès a été grand et légitime. L'auteur peut le revendiquer en grande partie pour lui-même, car la pièce renferme plusieurs

beautés de premier ordre. Il doit cependant beaucoup de reconnaissance aux excellents artistes qu'il a eu la bonne fortune de rencontrer. Citons tout d'abord Mme Pasca. Cette admirable comédienne, que le Théâtre-Français, m'assure-t-on, vient de se décider à engager, a donné un relief saisissant au personnage si curieux et si sympathique de Mme Desvarences. Après avoir tiré sur son gendre, elle a un mouvement d'horreur d'une effrayante vérité. Marais, voué décidément, depuis les *Danicheff* et *Michel Strogoff*, aux Russes et aux Polonais, est excellent dans le rôle du prince. Il a été chaleureusement applaudi, ainsi que Mlle Léonide Leblanc à la scène d'amour du troisième acte.

Jé crois que mes lecteurs ne verront pas *Serge Panine* avant l'été prochain. M. Koning, directeur du Gymnase, s'est, en effet, réservé le droit de le jouer dans nos principales villes. Lors de la fermeture annuelle, il organisera une tournée avec tous les artistes de la création. On ne perdra donc rien pour attendre. M. Georges Ohnet a tiré la pièce d'un roman qui porte le même titre et que je vous engage à lire si vous ne le connaissez pas.

CARLOS.



SAUVAGEONNE



PRÈS avoir lu certains romans, on éprouve un irrésistible besoin de se livrer à quelque exercice violent, par exemple à une promenade insensée à travers son jardin ou à une course à cheval dans la campagne. J'ai passé une heure et demie avec *Sauvageonne* (1). Le nombre de kilomètres que j'ai mis dans mes jambes, une fois mon livre replacé, effraierait le facteur le plus intrépide. Au commencement de ma lecture, je ne prévoyais pas en vérité, ce dénouement mortellement triste d'un drame d'ailleurs bien conduit et écrit en français correct, et élégant. Une veuve bien conservée tombe amoureuse d'un jeune garde général des forêts. Il n'a que son traitement. Elle est millionnaire ou peu s'en faut. Le malheur c'est qu'elle a trente-quatre ans et lui vingt-quatre. Mais qu'importe! Quelques années de plus ou de moins avaient-elles le pouvoir de creuser un abîme entre deux cœurs faits l'un pour l'autre? Malgré les remontrances du curé et les hochements de tête significatifs des dévotes de l'endroit, Mme Adrienne reçoit chez elle tous les jours, et bientôt tous les soirs, M. Francis. Cela se termine par un mariage. Le curé enrage de prêter son ministère à ce qu'il regarde comme une grave faute. Les dévotes soupirent. Les bourgeois de la petite ville jament à qui mieux mieux. Mais le

tour est fait, et tant pis pour ces bonnes gens. Le ménage entre en lune de miel; il est si heureux qu'il ne veut pas savoir si le reste du monde a continué d'exister. Sa félicité est parfaite; pourquoi ne serait-elle pas durable?

Toute cette première partie du roman est frappée au coin d'un fort joli talent. L'auteur excelle dans la peinture des mœurs de province et des caractères provinciaux. Je me permettrai un seul reproche. Pourquoi M. Theuriet, sacrifiant au mauvais goût du jour, s'est-il cru obligé d'éreinter les curés dans la personne de celui qui marie Francis et Adrienne? Oh! je n'ai à relever ni gros mots ni outrages vulgaires! Mais certains coups de crayon distribués à propos peuvent rendre grimaçante une très respectable figure. Ce sont ces coups de crayon qui déplaisent dans le portrait qu'a tracé M. Theuriet. Le roman eût gagné à leur suppression. Je ne ferais pas cette observation si la religion était pratiquée ou au moins honorée dans notre siècle. Mais il s'en faut qu'on soit original aujourd'hui en « tombant » sur les prêtres; et puis, on est en si mauvaise compagnie!

La seconde moitié du livre est tout aussi bien écrite que la première. Par exemple, elle rentre davantage dans le commun des romans. Francis s'amourache de Sauvageonne, la fille adoptive de sa femme, une pensionnaire en rupture de pension, qu'il a rencontrée, la veille de son mariage, perchée sur un arbre où elle croquait des pommes vertes. Il s'est moqué d'abord de cette gamine et de ses robes courtes. Puis l'originalité de la gamine, sa beauté, son ingénuité de nouvelle-venue dans la vie, lui tourne la tête. Un jour, caché dans les roseaux, il assiste au bain de Sauvageonne. Il se montre à propos. La nymphe tombe tout humide, dans ses bras. Les voilà amant et amante. Pendant quelque temps tout va bien. Or, Sauvageonne, simple pensionnaire, s'avise d'être jalouse d'Adrienne et exige une séparation: elle veut s'enfuir de la maison avec son cher Francis pour le posséder toute seule. Mais le garde général a un trop joli château et une existence trop agréable pour y renoncer aussi facilement. Il refuse. La maîtresse indignée le renie après l'avoir traité de lâche. Et ici se place la catastrophe. Car Sauvageonne devient enceinte. Et Adrienne, un certain soir, cachée derrière une tapisserie, l'entend faire cette confidence à Francis. La malheureuse femme pense un instant à se donner la mort. Elle a le courage de vivre et l'héroïsme de feindre elle-même une grossesse pour tromper ses domestiques et sauver son honneur. Mais à la fin ses forces la trahissent. C'en était trop pour sa raison et pour son cœur: car elle avait adoré son mari jusqu'au bout. Elle est folle. On l'enferme dans une maison de santé. De sorte qu'il ne reste plus sur la scène que Francis et Sauvageonne. Ils se maudissent de toutes leurs forces, mais ils ne se séparent pas: ils sont liés en effet l'un à l'autre

(1) *Sauvageonne*, par André Theuriet. 1 vol. Paris. Paul Ollendorff.

par l'enfant qui est né : don terrible, reproche vivant de leur crime — le remords incarné qui se dresse entre eux deux. C'est navrant et c'est fini. Là-dessus, je suis allé faire la promenade que vous savez.

La morale qu'on peut dégager de ce roman — bien que l'auteur n'y ait peut-être pas trop pensé — c'est qu'il ne faut pas, règle générale, épouser une femme plus âgée que soi. Il arrive assez souvent que plus cette femme vous aime, vous en donne des preuves, plus vous la détestez. Une fois en possession de la dot, vous vous habituez rapidement à votre nouvelle situation pécuniaire, mais non à la veuve ou à la vieille fille qui vous l'a procurée. Alors le devoir et la passion se livrent dans votre âme de terribles combats. Heureux mortel si votre raison fait triompher votre devoir et si l'infortunée, qui vous a épousé malgré les avis de son curé, n'a pas à se repentir de son choix imprudent !

LOUIS GIRARD.



NINETTE ET SA POUPÉE

*Ninette avait appris un nouveau compliment ;
Elle le dit si bien à sa bonne maman,
Que celle-ci lui fit présent d'une poupée,
Belle et comme une femme à la mode équipée ;
Elle avait quatre dents, les cheveux longs et doux ;
Elle pouvait s'asseoir et se mettre à genoux,
Plier les bras, fermer les yeux, tourner la tête,
Et, ce qui tout d'abord avait séduit Ninette,
Elle disait : « Papa. » Vous jugez si l'enfant
En rentrant au logis, avait l'air triomphant !
« Petite mère, vois combien elle est gentille !
« Elle sera ma sœur, et ta seconde fille. »
Le soir elle voulut qu'on la mît dans son lit.
Cela dura huit jours, huit longs jours que remplit
Le plaisir sans pareil de faire la dinette,*

*D'écouter la parleuse en changeant sa toilette,
De courir avec elle à travers la maison,
Enfin de la bercer avec une chanson ;
Puis l'enfant se plut moins près de sa favorite...
De l'éternel papa bientôt elle s'irrite,
Et veut que la poupée apprenne un mot, qu'en vain
Elle lui dit cent fois, en pressant de la main
L'invisible ressort caché dans sa poitrine,
Alors, dans un accès de colère enfantine,
Elle la jette et, la voyant sur le parquet
Brisée, elle se lève et pleure de regret.
C'est ainsi que le peuple agit en politique...
Après avoir crié : « Vive la République...
L'Empereur... ou le Roi!... selon l'événement,
Il se lasse, un beau jour, de son gouvernement,
Veut l'impossible, enfant inconstant et frivole,
Puis se met en fureur et brise son idole.*

GERMAIN PICARD.



LA CHAMBRE COMMUNE



Si les pions avaient chacun leur chambre ils seraient trop heureux ! Fermer à clé une porte derrière soi et s'écrier : « Enfin, je suis chez moi ! » Pleurer à son aise, sans être vu de personne, si l'on en a trop besoin car les larmes soulagent, rire bruyamment, sans contrainte, si l'envie est trop forte, c'est faire acte de liberté. Mais les pions ne sont pas libres, puisqu'ils n'ont qu'une chambre commune ; ils ont simplement des loisirs, et certes, ce n'est pas la même chose.

Les chambres communes se ressemblent toutes. Je prends pour type celle du collège de P., parce qu'elle est l'idéal.

Imaginez-vous une salle carrée, assez vaste, aux murs dégradés et illustrés de caricatures. Les angles et le plafond sont réservés aux araignées qui tissent paisiblement leur toiles depuis la fondation du collège.

Une grande table en sapin, sur laquelle sont éparpillés, dans le plus beau désordre, livres, copies d'élèves, brosses, pipes, boîte à cirage, vieilles croûtes de pain, est placée

dans un coin en compagnie de quelques malles qui souvent servent de sièges, car les chaises disparaissent parfois comme par enchantement. Quelques crochets plantés dans un mur servent à pendre les habits qu'on protège autant qu'on peut par un grand morceau de lustrine verte acheté à frais communs. Une commode serait du luxe !

Pour éclairer ce réduit, situé sous les toits, il n'y a qu'une fenêtre, à laquelle on ne peut atteindre, tant elle est placée haut, et dont les vitres sales n'ont jamais été traversées par un joyeux rayon de soleil.

Là-dedans, on fume, on fait un bout de toilette devant un morceau de miroir dans lequel on se voit grotesque ; on dit du mal du censeur, puis on va n'importe où. On ne reste pas longtemps dans la chambre commune ; il y fait trop triste. Un peintre, pour la représenter, aurait bientôt fait sa palette ; il n'aurait qu'à broyer du gris.

Au collège de P. on ne chauffait pas la chambre commune ; force était donc aux maîtres de se rendre au café quand il faisait trop froid. Au café on perd son temps, et comme nous étions deux à vouloir parvenir nous résolûmes de louer une chambre en ville.

Nous avions mis notre projet à exécution ; nous jouissions de notre chambrette depuis quinze jours à peine, lorsque le principal nous fit appeler.

Quand un chef d'établissement ordonne à ses subordonnés de comparaître dans son cabinet, ce n'est généralement pas pour leur adresser des félicitations. Aussi, mon ami et moi, en passant les longs corridors qui conduisent chez le principal, nous n'étions pas trop rassurés.

Lorsque nous fûmes assis sur de moelleux fauteuils, au coin d'une grille flambante (ces principaux ne se refusent rien !) :

« Messieurs, nous dit notre chef d'une voix sévère, vous avez une chambre en ville ? »

— C'est vrai, Monsieur le principal.

— Vous savez pourtant que c'est défendu.

— Pardon, Monsieur, nous l'ignorions.

— Vous devriez pourtant connaître le règlement. Et qu'avez-vous besoin d'une chambre en ville ? N'avez-vous pas ici une chambre commune ?

— Mais, Monsieur, il est impossible d'y faire du feu dans cette chambre commune, hasardai-je timidement ; et puis, nous voulions travailler à notre aise, sans nous geler les mains et les pieds, c'est pourquoi...

— Assez, Monsieur, vous ne serez jamais à court de bonnes raisons, je le sais. Sachez ceci, c'est que je ne tolérerai jamais que mes maîtres aient des chambres en ville pour y amener des femmes !

— Des femmes !! Oh ! Monsieur le principal, où les prendrions-nous ? répliqua mon ami d'un air convaincu. »

Et je dois ajouter qu'il avait raison. La ville de P. manque totalement de femmes.

« Où il y a des jeunes gens, il y a toujours... » Le principal n'acheva pas sa phrase, il se mordit même les lèvres et ajouta d'un ton qui n'admettait plus de répliques : « Vous allez remettre la clé de votre chambre au propriétaire aujourd'hui même. Et si vous tardez à m'obéir, je sévirai, Messieurs. » On sait que le mot sévir signifie : « mettre à la porte ! » Il fallait s'exécuter. Nous nous retirâmes, la tête basse, en maudissant notre tyran.

« Si un jour je deviens inspecteur, disait mon ami, il n'aura qu'à se bien tenir ! »

MARIUS BERGER.



ÉCHOS DE LA SEMAINE

LA SÉCURITÉ DANS LES THÉÂTRES

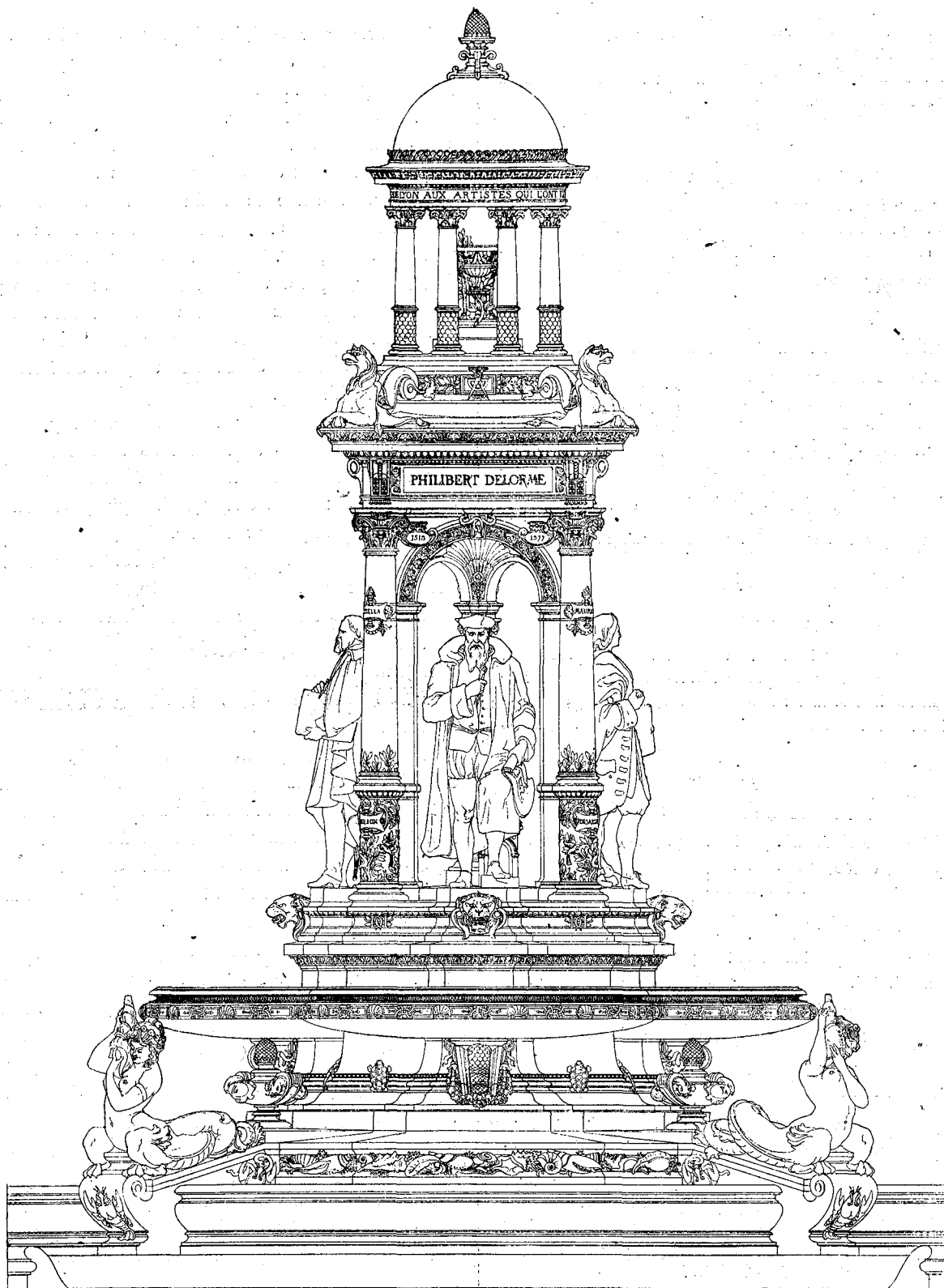
UN INCENDIE récent du théâtre de Vienne a ramené sur le tapis cette question. Tous les journaux s'en occupent, tous les ingénieurs exposent des projets infailibles de préservation et d'extinction ; l'émotion a été si vive que, contrairement à ce qui s'était toujours passé jusqu'ici, on est allé des paroles aux faits, que l'administration a fini par s'en mêler, et que des précautions ont été ordonnées... et prises.

Malgré cela, les journaux pessimistes continuent leurs lamentations stériles et leurs conseils idiots. L'un d'eux s'est amusé à faire la statistique des théâtres brûlés dans le monde entier, depuis deux siècles, et le total des victimes.

M. Emile Guimet, président du Conseil d'administration du Théâtre Bellecour, a examiné ce travail à la loupe, et les conclusions qu'il en tire sont bonnes à faire connaître au public trop alarmé.

Sur 254 théâtres brûlés, 18 seulement ont fait des victimes, dont le total monte à 8,149 tués ou blessés. Si de ce nombre, on retranche les accidents survenus en Chine où les théâtres sont entièrement en bois, et où l'on ne prend aucune mesure contre le feu, nous ne trouvons plus que 11 théâtres ayant donné 3,000 tués ou blessés. Voilà qui est déjà plus rassurant.

Si l'on regarde seulement ce qui s'est passé en France, il n'y a plus qu'un théâtre, avec 300 victimes. Évidemment, c'est encore trop. Mais enfin, que l'on tienne compte du nombre de théâtres et de spectateurs qui, chaque soir, s'y entassent, on trouvera une moyenne d'un accident sur deux millions de spectateurs.



FONTAINE DE LA PLACE DES JACOBINS, A LYON

M. ANDRÉ ARCHITECTE,

Gravure extraite de la *Construction Lyonnaise*, t. I. n° 22.

Voici la conclusion que M. Guimet en tire : « On court moins de dangers en allant au théâtre qu'en restant au coin de son feu. » M. Guimet avoue, il est vrai, être fortement intéressé dans les questions de théâtre.



LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DEMAÎN, à 7 heures 3/4, au palais du Commerce, salle des Réunions industrielles, conférence de M. Calmette Terral, sur le chemin de fer du Lorenzo Marquez au Transvaal (Afrique australe).



SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

DEMAÎN, à 1 heure, au Grand-Théâtre, réouverture des concerts du Conservatoire sous la direction de M. Luigini.

On entendra pour la première fois à Lyon le pianiste Breitner qui vient d'obtenir un si grand succès dans le concert de Paris, et plusieurs fragments de la *Korrigane*, l'œuvre charmante de notre sympathique compatriote, M. Ch. Widor.

Nous n'avons pas à souhaiter bonne chance à M. Luigini ; le succès obtenu par lui l'an dernier garantit le succès futur.



NÉCROLOGIE

ON nous annonce la mort de M^{me} d'Orgeval-Dubouchet, qui a longtemps collaboré à diverses revues littéraires de notre ville, et de M. Fugère, graveur connu par sa collaboration à l'œuvre célèbre de notre grand imprimeur Louis Perrin.



BAL DES ÉTUDIANTS

LA fête annuelle donnée par MM. les Étudiants de Lyon au bénéfice des pauvres est fixée au samedi 4 février, au théâtre Bellecour. Les musiques des 22^{me} et 99^{me} de ligne prêteront leur concours à cette fête ; l'orchestre sera sous la direction de M. Olivier Métra.

Nous donnerons prochainement de plus longs détails sur le programme du bal.

SAINT-POTHIN.



BIBLIOGRAPHIE DU « MONDE LYONNAIS »

LES ALLURES VIRILES, poésie et prose, par HIPPOLYTE BUFFENOIR. Un vol. in-12, Paris, 1881. E. Dentu. — EDWARD SANSOT : LE TRAVAIL, sonnets. — POÉSIES DÉDIÉES A MES AMIS, brochures, en vente chez l'auteur, à Aignan (Gers). — SUR LES RIVES DU LÉMAN, souvenirs intimes, 1879-1881, par THÉOPHILE DE LA MONTAGNE. Lyon, 1881. Imprimerie Pitrat aîné. — ARMANA PROUVENÇAU PÈR LOU BÈL AN DE DIÈU 1882. En Avignon, Enco de Roumanille. Paris, Ernest Thorin et A. Tharide.



QUELQUES écrivains ont l'habitude, louable à certains points de vue, de classer leurs œuvres et d'y mettre des étiquettes, exactement comme un pharmacien range ses drogues ou un naturaliste ses

collections. Il y a le côté de la prose et celui des vers, le rayon des élégies, celui des contes, celui des épigrammes, celui des chansons, celui des gauloiseries, etc.

M. Hippolyte Buffenoir procède autrement. De même qu'il a, dans sa vie, des pensées tantôt tristes, tantôt gaies, et qu'il écrit tantôt des choses sérieuses tantôt des choses plaisantes, de même il a voulu que son livre eût, avant tout, la variété dans la composition, et il a tout mêlé dans un désordre piquant. Poésies mélancoliques, amoureuses, patriotiques, lettres, tableaux d'histoire, réflexions philosophiques, morceaux littéraires se succèdent au hasard. Les contrastes abondent. On est un peu surpris au premier abord, mais on lit, et c'est beaucoup pour un écrivain que de savoir se faire lire.

M. Hippolyte Buffenoir fait bien le vers. Il y met, lorsqu'il veut, beaucoup de douceur ou beaucoup d'énergie. Son imagination lui fournit aisément des sujets. Sa prose est correcte et franche d'allure. M. Hippolyte Buffenoir est un écrivain qui sort du commun.

Il a intitulé son livre : les *Allures viriles*. Son livre supporte bien ce titre.

M. Edward Sansot, secrétaire général de la Société poétique méridionale, qui s'est récemment fondée à Aignan (Gers), nous a envoyé deux plaquettes. La première est un recueil de sonnets intitulé le *Travail*, honoré d'une mention au concours de Bordeaux. Chaque sonnet a trait à un genre de travail particulier. Il y a le travail du laboureur, celui de l'ouvrier, celui du poète, celui du philosophe.

La seconde contient des *Poésies* dédiées par l'auteur à ses amis. Les sujets en sont variés. M. Edward Sansot a de l'imagination et de la facilité. Nous lui reprocherons de ne pas assez soigner ses rimes. Les rimes riches sont une des exigences de notre poésie actuelle.

M. Théophile de la Montagne a fait imprimer chez Pitrat une nouvelle série de *Souvenirs intimes*. Cette fois, c'est sur les rives du Léman qu'il nous conduit. Il y a dans son livre de jolies descriptions, mais il abuse du sentimentalisme. En outre, il y a une confusion désagréable pour le lecteur. Le livre est signé A. B. C'est un recueil de lettres d'un ami rattachées les unes aux autres par un court récit. Lequel est Théophile de la Montagne, de l'épistolier ou de son biographe ?

Enfin la Provence nous a envoyé un rayon de soleil enfermé dans l'*Armana* qui paraît chaque année derrière la vitrine du félibre Roumanille, libraire-éditeur en Avignon. Comme toujours l'*Armana provençal* se compose d'éléments très variés. Prose et vers s'y coudoient sans façon. Nous y retrouvons les noms les plus connus de la Provence littéraire, côte à côte avec ceux des plus lointains adoptés du félibrige. Nous en transcrivons quelques-uns pris au hasard

dans le nombre : A. de Gagnaud, Frédéric Mistral, Roumanille, C.-W.-Bonaparte Wyse, J. Monné, V. Lieutand, etc.

L'*Armana provençau* jouit « en Avignoun » d'une faveur qu'il trouve auprès de tous ceux pour qui le provençal n'est pas de l'hébreu.

FRANÇOIS COLLET.



REVUE DES THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE. — Le *Prophète*.



Je suis encore à temps pour célébrer la gloire de la direction en majeur et en mineur. J'ai acheté à cette intention un tambour réformé par l'ancien ministre, et une paire de cymbales, *bene sonantibus*, qui me vient d'une danseuse de Bruxelles. C'est bien vraiment la guigne noire qui me poursuit toujours. La maladie sévère me retient dans mon lit quand on joue le *Prophète*, et je n'ai pas eu la migraine la plus légère quand M^{mes} Duffau ou Dalmont ou Fincken se surpassaient à l'envi devant l'admiration de nos spectateurs lyonnais. Je remercie les lecteurs du *Monde*, — on comprend sans peine que je veux dire ceux du *Monde lyonnais*, il n'y a que ceux là qui m'occupent, et trouvez-m'en de plus spirituels, — je remercie donc les lecteurs du *Monde* de toutes les marques de sympathies qu'ils m'ont données pendant ma maladie. Outre une foule de lettres de félicitations, de conseils sérieux et d'admonestations un peu froides que mon indisposition m'a attirés, cela m'a fait faire connaissance d'une bonne douzaine de cousins et de demi-cousins de mon nom qui se sont trouvés malade en même temps que moi, pour ne pas parler de la première du *Prophète*. J'ai reçu aussi quelques critiques sur la pièce et sur ses interprètes. J'ai eu la cruauté de garder ces missives pour moi, de crainte d'ennuyer nos bien-aimés lecteurs. Un de mes correspondants anonymes — ils le sont toujours dans ce cas-là — avait mis pourtant bien de l'esprit à découvrir le *Prophète*. Il savait qu'on l'avait joué en 1849, que M^{me} Viardot avait déjà du talent à cette époque, et que Roger ne s'était pas encore fait faire un bras en caoutchouc perfectionné pour jouer *Jean de Leyde*. Il me rappelait même avec une érudition qui sentait la revue de la rue Bonaparte, que jamais Gueymard n'avait joué et chanté comme dans le rôle de Jonas, qui fut sa première création.

Je vous fais grâce des considérations savantes sur la musique de Meyerbeer, sur son influence, sur les esprits à cette époque troublée et sur le développement que les affaires de bourse avaient donné depuis à nos cervelles musicales.

Il y avait une petite étude comparative sur la représentation

du *Prophète*, depuis cette époque jusqu'à nos jours, un mot aimable ou aigre-doux à l'adresse des directeurs qui avaient monté la pièce, une notice sur les interprètes à toutes les époques, et enfin l'appréciation de la représentation actuelle. Je ne parlerai que de cette dernière. Mais j'aurai soin d'enlever les termes de comparaison qui ne diraient plus rien à l'esprit du lecteur de notre âge et de nos jours, et je passerai tout de suite à l'éloge de mon directeur actuel, sans faire croire à personne que j'ai découvert que le *Prophète* était un grand opéra en cinq actes, d'un nommé Meyerbeer, qui avait eu des succès avec d'autres œuvres à l'Opéra et ailleurs.

Or, puisque j'ai fait la dépense importante dont je parlais tout à l'heure, il convient de m'en servir pour louer notre directeur d'avoir donné ses soins personnels à une œuvre très aimée de nos Lyonnais. Mais si je n'élève pas mon enthousiasme à la hauteur voulue serai-je blâmé, si je conviens que ce succès était nécessaire, indispensable même à la direction ? D'après tout ce que nous avons entendu depuis le mois d'octobre, était-ce trop exiger que d'avoir enfin une bonne représentation de n'importe quoi à applaudir ?

Le fait de brûler ses vaisseaux prouve, de la part de celui qui se livre à cet exercice, une énergie quelconque ; mais ne vaut-il pas mieux ne pas être amené à ne rien brûler du tout ? C'est quand il faut vaincre à tout prix qu'il ne faut rien donner au hasard ; mais n'est-il pas mieux de ne pas se trouver dans la nécessité de vaincre ? Or si le *Prophète* n'avait pas réussi à Lyon, c'en était fait de la direction Campocasso, et il ne faudrait pas s'endormir sur ce succès pour figer l'enthousiasme et se réveiller à Capoue avec un autre Scipion à nos portes.

Telles étaient les réflexions de mon anonyme, réflexions qui ont un semblant de vérité dans leur amère franchise. Depuis, j'ai entendu aussi le *Prophète*, et je me suis mis à l'unisson pour faire chorus et crier bravo comme tous les autres.

C'est Salomon qui a conduit les troupes au combat, c'est lui qui a gagné la bataille, en se tenant constamment à la tête de ses soldats, et la direction doit tout son succès à notre fort ténor.

Quelle sience du chant, quel art de dire, qu'elle allure dans la démarche, quelle sobriété dans le geste et dans le maintien ! Jean de Leyde est un des meilleurs rôles de Salomon qui en a beaucoup à son actif, et je ne crois pas qu'il y ait de nos jours un interprète mieux doué que lui au double point de vue du comédien et du chanteur, pour ce rôle de si grande envergure, qu'il effraie les plus intrépides et les plus déterminés.

Je modère mon lyrisme, s'il s'agit de la nouvelle contralto, M^{me} Appia. Je comprends que depuis longtemps nous n'avions entendu à Lyon que des mezzo-soprano, ce qui n'est pas la même chose, ou bien des contraltos qui avaient plus de chevrons que de voix. En écoutant M^{me} Appia, le public, moins familier avec les accents sonores de ces organisations puissantes, s'est donc montré bon prince, et lui a fait un accueil plus chaleureux que de coutume.

J'admire fort aussi les notes éclatantes de notre nouvelle pensionnaire, et je prime à leur valeur les magnifiques cordes basses de son instrument. Mais le médium est voilé ou absent, et le passage du registre intermédiaire à la voix de soprano est fermé tout à fait.

Ce qui nous procure une illusion bizarre en entendant la contralto, celle de trois cantatrices, l'une chantant les soprano sfogato, l'autre les basses, et la troisième rien du tout, puisqu'on l'entend à peine. Quoi qu'il en soit de ces restrictions, c'est une

bonne acquisition pour notre scène lyrique, et, quand l'artiste plus familière avec notre langue, qu'elle parle pour la première fois, pourra jouer sans cette préoccupation, il y aura quelques belles soirées sur la planche pour nos Lyonnais.

Bataille, qui a eu le succès des artistes de son mérite à la première, était fort enrhumé quand je l'ai entendu. Mais avec deux chanteuses de talent le plus petit rôle ressort assez pour lui tenir compte de sa bonne volonté.

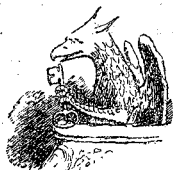
Notre falcon, M^{lle} Baux, a consenti à se charger du rôle de Bertha, c'est heureux encore pour la direction et pour le public; car ce rôle, le plus ingrat du répertoire peut-être, gagne tout à être tenu par une artiste de premier ordre, mais ne peut évidemment pas ressortir, puisque Meyerbeer l'a laissé volontairement dans l'ombre.

Le trio des Anabaptistes bénit, maudit, adjure, discipline, soulève la foule avec conscience et justesse, et MM. Queyrel, Seguin et Barbe parent un excellent ensemble.

Mais, après Salomon, ce sont les chœurs qu'il faut applaudir, l'ensemble de ces masses ordinairement indisciplinées qui font leur partie avec un ennui si déplaisant et un goût si déplorable. Les chœurs et l'orchestre, de bonnes troupes avec des généraux habiles, voilà pour la plus grande part le succès du *Prophète*, qui sera durable et qui fera sourire le caissier de la maison.

Je reviendrai, la semaine prochaine, sur ce gros succès du moment, et nous entrerons ensemble dans quelques détails d'interprétation sur lesquels je ne suis pas d'accord avec Salomon ou avec Luigini. On nous jouera cette admirable musique encore longtemps. Mais je m'arrête, la causerie est déjà longue et je serai forcé de parler de la représentation de *Carmen*. C'est le revers de la médaille. Finissons-en sur le mode élogieux et ne vendons pas encore notre tambour pour ne pas le changer contre une flûte, manière galante de prononcer sifflet.

OCTAVE D'HAULT-RÉMY.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS • *Odette*.



SARDOU, ce grand auteur dont la mine fertile a enrichi notre répertoire de vingt comédies à succès, Sardou, l'homme à bonnes fortunes du théâtre, l'adorateur complaisant du public, qui a fait *Rabagas* à l'heure politique, *Rochat* à l'heure religieuse, *Divorçons* à l'heure pornographique, s'est décidé à nous donner *Odette* à l'heure soporifique. Une seule situation, celle du premier acte, une seule tirade, celle du deuxième sur Nice; le reste n'est qu'un ramassis de lieux communs adroitement accommodés. L'art d'utiliser les restes, d'habiller de vieux personnages comme s'ils étaient nouveaux, de traiter de vieilles questions comme si elles venaient de naître, voilà Sardou, voilà *Odette*. Deux actes de trop, une exposition recommencée, redite et ressassée à un spectateur qui l'a déjà vue, une fausseté telle de caractère et de mœurs que le public préfère *Odette* à son mari. Tout passe, tout casse, tout lasse, et j'avais toujours pensé que, lorsque Sardou n'aurait plus de ficelles, il montrerait la corde. C'est ce qui a eu lieu.

Interprétation aussi médiocre que la pièce, M. Dalbert a droit à une mention pour le style incorrect, épais, et maladroit dont il a composé son rôle, auquel il n'a évidemment rien compris. Régisseur, oui; mais acteur... tout au plus dans le *Voyage d'Agrément*. M. Esquier, mal à l'aise, mais toujours convenable dans un personnage qui ne lui convient pas. M^{me} Rambert a eu tort de ne pas mettre dans la robe de cette femme du monde (robe fort jolie, par parenthèse) la distinction qui lui est habituelle et qu'elle avait montrée en jouant *Caroline du marquis de Villemer*. M. Gerbert a retrouvé toute sa modération et son élégance redevue d'autrefois. Son succès a été franc: M^{lle} Jeanne Bernhard, qui a été reçue, le méritait par ses efforts. En soignant sa voix, d'ailleurs très timbrée, en retranchant quelques effets trop gros, son jeu ne méritera plus que des éloges. La raison en est d'un mot: M^{lle} Bernhard a été naturelle. M^{lles} d'Aguy et Lafond ont droit à un souvenir. Quant à M^{me} Leriche, ma grande préoccupation a été de lui trouver un défaut — impossible.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

PHILINTE.



LES VIEUX CLICHÉS



N'avait autrefois la rage des proverbes. On ne pouvait pas dire deux paroles se suivant sans ajouter: Tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse. — Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. — Ne jouons pas avec le feu. — Qui trop embrasse mal étreint, et son dérivé: Qui trop embrasse manque le train.

Je ne dirai pas que la proverbiomanie soit complètement passée de mode, mais on ne fait plus des proverbes l'usage exclusif qu'on en faisait autrefois.

Aujourd'hui je déclare la guerre aux formules banales. Je passe le Rubicon pour combattre ces clichés anodins qu'on nous sert tous les jours, sans doute par respect pour leur âge et leur qualité d'innocents.

A partir d'aujourd'hui ça va être ma toquade, mon dada, mon *delenda Carthago*.

Quoi de plus serin, par exemple, que cette conversation qui s'engage ainsi entre gens ne se connaissant pas (remarquez que cela arrive aussi entre gens du monde se

connaissant parfaitement, se rendant visite, etc., oh ! mais alors je ne qualifie plus).

Beau temps, n'est-ce pas ? — Superbe, etc...

Et les voilà partis à disserter sur le temps qu'il fait, qu'il a fait, ou qu'il fera d'après Mathieu Laensberg ou un autre.

Si la chose se passe au Luxembourg, entre une grisette et un étudiant, la conversation glisse très vite du général au particulier, et je saisis au vol ces mots qui ont sans doute un sens mystérieux et qu'ils comprennent parfaitement :

C'est bon ! dis ! — Ah ! oui, va ! — C'est si bon et ça coûte si peu !

Car ils commencent à faire leurs yeux de carpe et se lèvent *probablement* pour aller faire un tour autour de l'obélisque.

Ceux-là se servent adroitement du plus crétin des préambules pour entrer au fin fond de la question. Mais les autres, mon Dieu ! mais ces deux bons bourgeois qui s'abordent tous les jours par cette exclamation banale avec réponses aussi banales et qui font durer sur ce sujet une conversation de deux heures, je les plains, ou plutôt je les envie : n'est-il pas écrit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient. »

Et cette autre manière de s'aborder, comment la trouvez-vous ?

Bonjour, monsieur Cornichon, vous allez bien ? — Pas mal, et vous ? — Merci ! très bien, et chez vous ? — Vous êtes bien bonnête. C'est moi le plus malade. — Allons, tant mieux, ça ne sera rien que cela.

Il y a encore celui qui répond à la question :

Comment allez-vous ? — Tout à la douce, comme le marchand de cerises ; et vous-même ? — Ça ballotte.

Mais, en somme, consultez votre mémoire, combien de fois vos oreilles ont-elles perçu semblable dialogue ? Combien de fois par an, par mois, par semaine, par jour. Je pourrais continuer mon énumération.

Vous vous séparez de quelqu'un, vous croyez-vous donc obligé de rééditer les clichés sacramentels que voici :

Bien des choses chez vous ! — Je n'y manquerai pas.

Notez que je n'invente pas. C'est idiot, c'est bête, et cela se dit tous les jours d'une façon qui doit incontestablement prouver la force de l'instinct chez l'homme.

J'entends la marchande de moules qui sort de chez ma concierge. J'écoute. Elles se séparent en disant :

Bonsoir, même Pitanchard, bonne nuit ! — Merci, même Bigorneau, vous pareillement.

Du reste, chez une marchande de moules et une tireuse... de cordon, n'est-ce pas un peu pardonnable !

Je ne parlerai pas du fameux *Et ta sœur*. Celui-là, il a fait son chemin !

Et de cet autre usage, que dites-vous. Un de vos amis arrive de Trépagny-les-Chaussettes (pays des facteurs amoureux) ; vous êtes maigri affreusement, Dieu, vous, et la petite Atala savent pourquoi, vilain coq : eh bien ! par la force de l'habitude, je parierais cent contre un qu'en vous voyant, son premier cri sera :

Ab ! comme le voilà engraisé !

D'ailleurs à qui ce compliment-là, si c'en est un (pas pour moi, qui dis qu'un bon coq doit toujours être maigre), à qui ce compliment-là n'a-t-il pas été adressé vingt fois à tort et à travers.

Écoutez aussi ces deux vieux râpés de propriétaires. A l'un deux qui meurt de soif et court après une wallace depuis une demi-heure, l'autre propose un rafraîchissement. Ah ! oui, mais l'orgueil lui fait faire sa petite bouche, sa sophie, et il répond ceci :

Merci ! je ne prends jamais rien entre mes repas !

Ou bien cela :

Merci ! je sors d'en prendre !

Quel franc mensonge !

J'en arrive maintenant aux simagrées que vous avez faites vous-même, il y a peut-être un siècle, il y a peut-être une minute. Vous entrez au café avec une personne que vous ne connaissez pas encore d'une façon bien intime. Immédiatement à la porte du café, s'engage cette comédie.

Passez, Monsieur ! — Après vous. — Ah ! jamais, après vous. — Je ne me permettrais pas, etc., etc.

Pour peu que vous y mettiez tous les deux un tout, tout petit peu de bonne volonté, la scène peut durer vingt minutes et demie, et, s'il fait froid, les consommateurs frioleusement ratatinés à l'intérieur, vous enverront à tous les diables, et le garçon à tête chauve, mais à favoris démesurés, viendra vous rappeler très poliment d'ailleurs ce dilemme qui est le motif d'une comédie d'A. de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

Vous êtes au théâtre vous vous ennuyez à mourir, aussi étouffez-vous à chaque instant des bâillements qui contractent votre figure au grand détriment de la régularité de vos traits. L'ami qui vous y a conduit et qui a payé votre place s'aperçoit de vos ressemblances continuelles à une huitre au soleil. Il vous fait poliment cette question :

Vous vous ennuyez ?

A laquelle vous répondez :

Non, Monsieur, au contraire.

Ce au contraire est bien un peu amphibologique mais enfin on peut croire que vos bâillements proviennent d'une maladie quelconque, héréditaire, par exemple.

Il y a aussi les phrases ayant prétention à l'esprit et qui sont employées perpétuellement par ceux qui n'en ont pas et qui veulent persuader à eux et aux autres (c'est plus difficile) le contraire.

Ca te prend souvent? — Toutes les fois que ça me quitte.

Quand auras-tu fini? — Je ne fais que de commencer.

Celui qui t'a vendu ça pour une chopine ne t'a pas volé, etc., etc.

J'arrive aux priseurs. Les priseurs présentent leur tabatière.

En usez-vous? — Non je n'en use pas!

Cela m'a toujours porté sur les nerfs et je m'esclaffe de rire chaque fois que je vois un priseur débiter sa marchandise à quelqu'un qui n'en use pas.

Nous passerons sous silence les vieilles rengaines de : *mon petit homme, ma petite femme chérie* et toutes les bourdes et tous les noms d'oiseaux que se donnent ces fous les amoureux.

Je finis. On retrouve jusqu'à la mort ces vieux clichés et nous devons nous-même être caractérisé ainsi sur notre pierre funéraire.

Ci gît....

bon fils, bon époux, et bon père... et bon gendre.

Regretté de sa famille... et de sa belle-mère!

Pour se débarrasser de ces vieilles formules-là, je propose un moyen : lancez-les à tous propos; vulgarisez-les en les appliquant toujours de manière à laisser pointer l'ironie.

On vous marche sur le pied, on vous demande :

Je vous ai fait mal?

Répondez :

Au contraire!

On vous dit :

Avez-vous lu ce livre?

Répondez.

Pas mal, et vous.

Vous trouverez mieux que moi mille occasions de vous moquer spirituellement de ces vieux clichés et de les tomber sous le ridicule.

A bas les vieux clichés! A mort les formules banales!

ERNEST D'ORLLANGES

CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — *Séance du 17 janvier 1882.* — Après la lecture du procès-verbal de la précédente séance, M. le Président annonce la mort de M. Saint-Clair Duport, membre titulaire de l'Académie, et il donne lecture du discours qu'il a prononcé aux obsèques. L'Académie, en signe de deuil, lève immédiatement la séance.

La mort de M. Saint-Clair Duport laisse une place vacante dans la section des sciences physiques et mathématiques, à laquelle il appartenait depuis trente-quatre ans. Depuis un an à peine, il était devenu le doyen d'âge et d'ancienneté des académiciens titulaires.

ARGUS.

PROBLÈMES & JEUX D'ESPRIT

CHARADE

Problème n° 79.

Mon premier est un dieu rustique.

Sur mon second, lecteur, tu marches constamment.

Mon entier est un vêtement

Qui ne figurait pas dans le costume antique.

GASTON FAUVEL.

LOGOGRIPE

Problème n° 80.

Sur une quille je repose,

J'ai pour lit celui de la mer,

On me voit rarement en l'air.

Plus court du chef, je deviens autre chose,

Je suis la lice ouverte aux preux,

Que le louable amour de la gloire talonne,

Encore plus court d'un pied, dans les champs de Bellonne,

Ou dans d'autres non moins poudreux,

Je modère l'ardeur des coursiers généreux.

PICHIROCOLE.

SOLUTIONS

Problème n° 77, énigme homonymique. — les mots sont *Ney, nez.*

Problème n° 78, charade. — Le mot *moribond*, qui contient *mori* et *bond*.

Nous publierons dans notre prochain numéro les solutions des problèmes nos 79 et 80.

Toutes les communications concernant les *Problèmes et jeux d'esprit* doivent être adressées à M. le secrétaire de la rédaction du *Monde Lyonnais*, 8, rue Mulet, à Lyon.

Les solutions devront nous parvenir au plus tard le jeudi, à midi. Celles qui nous arriveront passé ce délai ne seront pas insérées.

Nous accueillerons avec plaisir tous les problèmes nouveaux que nos lecteurs voudront bien nous adresser.



Le Gérant : CHARLES DAMEY.

LYON. — IMP. PITRAT AÎNÉ, 4, RUE GENÈVE
Caractères elzéviriens de la fonderie Mayeur.

PUBLICATIONS NOUVELLES de la Librairie FIRMIN-DIDOT & C^{ie}, Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56, PARIS

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

— FRANCE, 1550-1700 —

Ouvrage illustré de 17 chromolithographies et de 250 gravures sur bois

UN VOLUME IN-QUARTO DE 560 PAGES

PRIX :

Broché.	30 fr.
Relié, dos chagrin, plats toile, avec ornements dorés, tranches, dorées.	40 »
Relié, dos et coin chagrins, plats papier, tranche supérieure, dorée, les autres tranches ébarbées.	40 »

ÉDITION SUR GRAND PAPIER

Broché.	60 fr.
La même, avec reliure dite d'amateur.	80 »
Édition sur papier de Chine (en carton).	100 »

WALTER SCOTT

ILLUSTRÉ

TRADUCTION NOUVELLE

Ont déjà paru

IVANHOÉ, QUENTIN DURWARD, ROB-ROY, KENILWORTH

CHACUN DE CES ROMANS FORME UN BEAU VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS, AVEC 150 GRAVURES SUR BOIS

PRIX :

Broché.	10 fr.
Cartonné percaline, avec fers spéciaux.	13 »

Relié, dos chagrin, tranches dorées.	15 fr.
Relié, avec reliure dite d'amateur.	15 »

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON, rue de la République, 33. Librairie, moderne. Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER. 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicinales avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

GLACIERS MARSENGO ET C^e, 4, rue Gasparin, et rue Saint-Dominique, 1. — Entre-mes glacés, Châteaubriant, Nesselrodes, Dauphins, Sorbets, Glacés napolitains, Café glacé, Glaces variées. — Expéditions au dehors.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cois et cravates.

DUSSEYRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux. Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

ARGENTERIE RUOLZ. PASGALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

OMBRES DE LA CAMPAGNE 1870-71

1. LES VOLUBILIS
2. LES CHARNIERS DE LA GUERRE

SUIVIS DE
LE CONVOI DU BRAVE
BROCHURES D'ENVIRON 75 PAGES

Par P. MILLET

Souscription à ces ouvrages. — Le montant de la souscription, qui est de 1 fr. au minimum, donnera droit à un exemplaire de chacune des brochures ci-dessus (envoi franco).

Les souscripteurs pour une somme supérieure recevront, s'ils le désirent, plusieurs exemplaires de ces brochures (franco).

ON SOUSCRIT : à Troyes, librairie Lefèvre, 30, rue du Temple; — à Paris, A. Chérie, libraire-éditeur, 13, rue de Médecis; — et directement à l'adresse de l'auteur, M. P. MILLET, agent d'assurances, à Troyes, 20, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Vient de paraître

SECTION LYONNAISE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

TROISIÈME BULLETIN

Un vol. in-8° — 127 pages.

LYON
IMPRIMERIE PITRAT AINÉ
4, RUE GENTIL, 4

VIENT DE PARAÎTRE LES POÈTES DE L'AVENIR

ORGANE DES CONCOURS POÉTIQUES

Un Numéro tous les mois

COMITÉ

Présidents

VICTOR HUGO — LÉCONTE DE LISLE
ARSÈNE HOUSSAYE — ARMAND SILVESTRE
JEAN RICHPIN

PAUL BOURGET — MAURICE BOUCHOR

Secrétaires

ERNEST D'ORLIANGES — PAUL MARTINET

ABONNEMENTS

Un An, 10 fr. — Un Numéro, 80 cent.

Adresser tout ce qui concerne le journal à

M. ERNEST D'ORLIANGES
338, RUE DE VAUGIRARD, PARIS

JULES TAIRIG

AMOUR et VANITÉ

SONNETS

Brochure de 24 pages

LYON

HENRI GEORG. ÉDITEUR

65, rue de la République

1882

VIENT DE PARAÎTRE

JEAN SARRAZIN

GIVRE DU PINDE

POÉSIES

Brochure de 24 pages

LYON

IMPRIMERIE P.-M. PERELLON

28, Grande-Rue de la Guillotière

DAS MAGASIN

Für die literatur des In-und Auslandes

Organ des Allgemeinen Deutschen Schriftstellerverbandes

BEGRÜNDET IM JAHRE 1832 VON JOSEPH LEHMANN
HERAUSGEGEBEN VON

D^r EDUARD ENGEL

Wöchentlich 2 Bogen in gr. 4

Allen Denen, welche der literarischen Bewegung im In-und Auslande, sowie den geistigen Beziehungen Deutschlands zu seinen Nachbarvölkern mit Interesse folgen, sei das Magazin aufs Wärmste empfohlen. Sämmtliche bedeutende Erscheinungen der Weltliteratur werden in ihm theils in abgerundeten Essays, theils in Kürzeren Kritischen Besprechungen dem deutschen Publicum vorgeführt. Keine literarische Revue Deutschlands oder des Auslandes kann sich mit dem « Magazin » a: Vielseitigkeit und gesundem Kosmopolitismus messen. Die hervorragendsten Schriftsteller des In und Auslandes sind seine Mitarbeiter.

Das « Magazin » erscheint jenen Sonntagen in grossem Zeitungsformat 16 Seiten stark und kostet bei allen Buchhandlungen und Postanstalten, sowie in directem Bezuge von der angezeichneten Verlagshandlung.

LA

REVUE LYONNAISE

Première année. — Tome II. — Numéro 11.
Novembre 1881

SOMMAIRE

Paul Vignet: Le dernier roman de M. Daudet. — Gallicus: l'Aveugle, nouvelle. — Nizier du Puitspelu: Sur le mot « pierre de choin ». — Joseph Maire: Nouveaux souvenirs de Pondichéry. — François Collet: Livres nouveaux et nouvelles éditions. — Léopold Niepce: Le cabinet des antiques et le médailler de l'ancien collège de la Trinité et de l'hôtel de ville de Lyon (fin). — Joseph Renard: Notice bibliographique sur les ouvrages imprimés du P. C. F. Ménéstrier (fin). — Comptes rendus des séances des Sociétés savantes. — Chronique.

Un an: 20 francs. — Six mois: 10 francs.

LA LIVRAISON: 2 FRANCS

Revue mensuelle

CONSTRUCTION LYONNAISE

ENTREPRISES
DES
PUBLIQUES
ET
PRIVÉES

TRAVAUX
PUBLICS
Architecture

ADMINISTRATION

4, rue Gentil

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an: 12 fr.

LYON

1881

LES ANNONCES SONT REÇUES AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL, LYON